

La place du corps dans les différents moments d'une séance de Soutien au Soutien (SAS)

Au sujet du regard

(Un texte en écho aux échanges de l'atelier « Le corps dans tous ses états » de l'année 2021/22)

A la suite de notre dernier temps de travail en groupe, écrire au sujet du regard m'a semblé nécessaire. Dans le groupe les échanges ont montré que la question du regard faisait débat pour beaucoup d'entre nous, s'y exprimaient nos singularités. Avec la voix, Lacan en a fait (en plus du sein et des fèces déjà repérés par Freud) un élément de structure qu'il a nommé « objet a », objet faisant nœud, à l'intersection des dimensions du réel, de l'imaginaire et du symbolique, un objet où il est bien question de corps et pas seulement de langage, un objet où la frontière avec l'autre dont je croise le regard est toujours singulière : Qui regarde qui, quoi ? Qui plus est dans un groupe ? Si on essaye de se regarder dans les yeux dans un miroir, on comprend tout suite qu'il est impossible de se voir en totalité, d'avoir accès à l'image de son corps entier, ce corps imaginaire qui disparaît dès que je me regarde dans les yeux. Il y aura toujours quelque chose qui échappe et dans tous les cas, je continue aussi de penser ... Quelle complexité ! En faire l'expérience face au miroir m'a aidé un jour à appréhender les premières élaborations lacaniennes et ce qu'il pouvait en être de cette catégorisation si énigmatique que serait le Réel du sujet, point échappant tout à la fois à ce que pourrait être le corps imaginaire visible et le corps symbolique nommé par le langage.

Qu'en dire dans l'expérience d'un groupe de Soutien au Soutien ? Dans le temps 1, afin d'écouter l'autre qui expose, j'ai tendance à me concentrer sur mon cahier et mettre mon corps en retrait, ne lançant que de façon succincte des regards vers la personne qui expose pour me concentrer sur ses paroles. Il me semble pourtant important notamment grâce au travail du groupe de cette année, de faire attention à bien prendre en compte, par le regard, le corps de l'autre qui s'exprime au-delà de ce que peut en dire la voix ... Mais à la suite de ce qu'a pu dire une participante exprimant un malaise face à des regards focalisés, je retiens l'idée de maintenir pendant la séance un regard ouvert, comme j'ai pu le découvrir en pratiquant l'aïkido. En effet, le « Tori » (celui qui fait la pratique) est invité à avoir un regard embrassant l'ensemble de la situation, évitant principalement le regard de l'Uke (l'autre en japonais) pour ne pas se retrouver pris dans son intention. Il me semble par contre, qu'en tant qu'animateur, j'aurai à faire attention à pouvoir soutenir par mon regard l'exposant dans son énonciation, pour marquer une présence rassurante, surtout s'il y a du difficile à dire. Le regard, paradoxalement par rapport à ce qui vient d'être dit, peut-il aider dans l'autorisation à dire, entendu alors comme une invitation à dire, à s'engager dans sa parole, à une poursuite de l'élaboration. Doit-il alors s'accompagner de paroles ? Ces questions reviendront certainement au fil de l'expérience d'animation de groupe de SAS et des rencontres qui en seront le cœur.

Sur le temps 2, alors que la personne qui vient d'exposer est en retrait, j'ai pu dire au groupe comment mon corps s'agitait quand d'autres venaient lui adresser par des regards leur parole, signe d'une gêne. Ce temps 2, si précieux à mes yeux, destiné à la rêverie groupale, prend en charge l'embarras qui a été déposé, à savoir la personne,

enfant ou adulte avec laquelle l'exposant est aux prises. Ce dernier souvent un peu perdu dans une relation imaginaire, ne sachant plus vraiment où se situer ni quel est son rôle peut, du fait du dispositif, avoir accès à une place tierce. Après l'exposition de la situation souvent chargée d'émotions, pouvoir se mettre en retrait et écouter la rêverie du groupe sans avoir à répondre relance la pensée. Le groupe va prendre en charge l'objet déposé. S'adresser à elle directement par la parole, mais même seulement par le regard, viendrait interrompre cette possibilité, en ramenant la personne exposant au centre, réactivant les collages imaginaires avec la situation, en résistance aux pas-de-côté. J'ai parallèlement bien réentendu ce dernier week-end le fait que la méthode doit être au service de la clinique et non l'inverse, d'où la nécessité de se laisser la possibilité d'une transgression de la règle au vu d'une justesse clinique quand l'exposant aurait quelque chose d'important à dire qui aurait été oublié sur le temps 1. Là aussi comme souvent il est question d'autorisation. Ce choix me semble relever de la place d'exception tenue par l'animation, le ou la responsable du groupe, ce dont nous avons aussi reparlé cette année. Rappeler simplement à l'ouverture du temps 2 qu'à partir de maintenant, il n'est plus question de s'adresser à l'exposant-e en parole mais peut-être aussi en regard pour permettre à cette personne de profiter de la pensée du groupe me paraît donc intéressant dans le travail du SAS. Il y a certainement une dimension de « l'étrange du dispositif » à soutenir par l'animation. En pratique ne s'agirait-il pas pour autant de laisser le groupe vivre ses propres expériences et cheminements pour ne pas se ressentir enfermé dans une « bonne » pratique ?

Nous n'avons pas pu évoquer cette année ce qu'il en est des corps dans un groupe de SAS sur les temps 3 et 4. Si les questionnements du temps 2 semblent valables pour le temps 3, j'imagine sur le temps 4 de nombreux regards qui s'échangent, le temps des retrouvailles. Après celui de toutes les « trouvailles » d'un groupe au travail, l'exposant-e reprend place et peut dire comment il ou elle a vécu le moment. Il ou elle adressera certainement des regards, peut-être pas, ... au groupe en général ou à certains membres en particulier en reprenant certaines paroles, le regard pouvant ici venir appuyer un « j'ai bien entendu ce que tu as dit », « ta parole je l'ai faite mienne », ...

Lors du retour en grand groupe le soir après la dernière séance de séminaire de l'année, j'ai bien entendu que ce temps 4 est source de réflexions depuis de nombreuses années et que le travail sur le corps sera l'occasion de continuer à se questionner. J'y vois la richesse de notre travail en commun, d'être dans un cheminement groupal, qui accueille les positions singulières d'êtres humains en recherche tentant de poser des mots sur la complexité des relations humaines. À l'école la dimension imaginaire vient souvent faire écran, saturant l'espace du « penser ensemble », rendant souvent impossible un véritable dialogue pédagogique. Si le Soutien au Soutien aide à réintroduire du symbolique, à inscrire une parole tierce pouvant soutenir de nouveaux procès de pensée, l'atelier sur « le corps dans tous ses états » m'a déjà permis en cette toute première année d'échanges, de remettre à l'ouvrage la dimension de l'au-delà des mots, ce réel dont le corps est très souvent le messager.

Encore merci à l'AGSAS, particulièrement aux responsables de l'organisation des séminaires pour rendre possible ce travail encore et « en corps ». Le vivre ensemble à l'école au XXIe siècle a besoin d'actrices et d'acteurs ne fermant pas les yeux sur la

complexité du monde et–des relations humaines. Le travail dans les groupes de SAS permet de soutenir en acte au quotidien une présence et des regards d’espérance.

A bientôt, avec hâte de reprendre ensemble ces questions l’an prochain.

Guillaume Subra, le 31 mai 2022